Jacques Ellul et le

*Sept*



“ système technicien ”en

thèses essentielles.

Il n’est pas ici question de défendre les

thèses de Jacques Ellul sur le « système

technicien » ou encore de s’en faire

l’apologue (car il a raconté aussi

n’importe quoi), mais seulement d’en

*prendre connaissance* au travers d’une con-

cise présentation, pour mieux pouvoir

ultérieurement confirmer et surtout

critiquer ou dépasser, ces mêmes ob-

servations. Le théologien protestant

Jacques Ellul a développé

principalement sa critique de la tech-

nique dans trois livres :

-*La Technique ou l’enjeu du siècle* (1954).

-*Le Système technicien* (1977).

-*Le Bluff technologique* (1988).

**Les influences sur la pensée**

**d’Ellul.**

Une première de ses influences vient

tout d’abord d’un certain courant

personnaliste des années 1930, proche

de A. Dandieu et d’Ordre Nouveau.

Ellul avec son ami Bernard

Charbonneau, forment ce qu’on

appellera le « personnalisme gascon ».

Mais Ellul est aussi influencé par

Charles Marx (principale influence de

son premier ouvrage), par le sociologue

allemand Max Weber, et plus

légèrement voire pas

du tout, par l’analyse

heideggérienne de la

technique. De plus J.

Ellul, à la différence

de B. Charbonneau

qui a toujours

faussement considéré

que le situationnisme

n’était qu’une

excroissance du

surréalisme 1, s’est

toujours senti très

proche des thèses de

Guy Debord, au point d’avoir essayé

d’adhérer à l’Internationale

Situationniste. « Par exemple, en 1964

raconte Ellul, j’avais été attiré par un

mouvement très proche de

l’anarchisme : les situationnistes. J’avais

eu des contacts très amicaux avec Guy

Debord [et R. Vaneigem], et un jour

je lui ai nettement posé la question : “

Est-ce que je pourrais adhérer à votre

mouvement et travailler avec vous? ”

Il me répondit qu’il en parlerait à ses

camarades. Et la réponse fut très

franche : “ Comme j’étais chrétien je

ne pouvais pas adhérer à leur

mouvement. ” Et moi, je ne pouvais

pas récuser ma foi » 2. Il faut noter que

la critique d’Ellul comme chez

Charbonneau n’est pas

animée d’aucune

nostalgie pour un

quelconque état social

antérieur.

Ellul propose une série

de sept thèses :

**Une définition de**

**ce qu’est la tech-**

**nique :**

Il ne faut pas

confondre la technique et la

machine, car le domaine d’application

de la technique dépasse le seul domaine

des machines et de la production

industrielle. La technique n’est pas une

simple application de la science car la

science est bien plutôt « devenue un

moyen de la technique ». La technique

ne peut pas être définie en termes

*purement* économiques, à savoir comme

la cause d’un accroissement du

rendement (exemple les procédés

modernes de la chirurgie n’ont rien à

voir avec la recherche du rendement).

Pour Ellul chaque technique est une

méthode en vue d’un résultat, un

agencement de moyens en vue d’une

fin.

1

Anselm Jappe dans sa biographie-analyse de l’œuvre de G. Debord, interprète très justement la rupture totale du lettrisme puis

surtout du situationnisme avec le surréalisme, dans*Guy Debord, Essai*, Denoël, 2001, p. 234-240. Et cette rupture porte justement sur

ce que B. Charbonneau pensait encore pouvoir reprocher au situationnisme, qui n’est cependant en rien exempt de dérives et d’impasses

évidentes. Mais sur ce point du rapport du situationnisme au surréalisme, voyant engagé la critique du modernisme artistique et la

nouvelle appréciation du*passé hors-économique* chez « Debord qui avait changé d’avis » (dès 1955 selon Jappe, au point de faire dans le

film*Guy Debord, son art, son temps*, une critique implacable de la révolte dadaïste qui avait déjà tous les traits de la modernisation

marchande de la vie), J. Ellul, fut peut-être plus pertinent.

2

J. Ellul,*Anarchie et christianisme*, Editions de la Table Ronde, 1998, la petite vermillon, p. 7, première édition : ACL, 1988.

SORTIR DE L’ECONOMIE N°1 /**20**

**La thèse de la distinction entre l’**

«**opération technique** »**et le**

«**phénomène technique** »**.**

Cette distinction m’apparaît comme

centrale pour éviter toute approche

« technophobe », perspective que

rejetait Ellul en affirmant que « c’est

enfantin de dire que l’on est contre la

technique » (*Le Bluff technologique*, p20).

En effet, « le phénomène technique

actuel n’a rien de commun avec les tech-

niques des sociétés antérieures » (*Le*

*Bluff technologique*, p.267). “ L’opération

technique ” est tout travail fait par une

certaine méthode pour atteindre un

résultat (exemple le travail d’éclatement

des silex). Une action qui suit un ordre

donné est une “ opération technique “.

Peu importe ici la complexité des

procédures et le degré d’efficacité. La

cueillette des myrtilles dans une société

de chasseurs-cueilleurs et la conduite

d’une machine à

sont érigées en valeur quasi suprême.

Toutes les activités humaines sont

soumises à une intense rationalisation.

Finalement la mise en place du

« phénomène technique » est

l’avènement d’un*a priori de perception* qui

conduit les hommes à privilégier la di-

mension de l’efficacité, au détriment de

toutes les autres, voire au prix de la de-

struction de toutes les autres

potentialités humaines. Cet a priori de

perception favorise ainsi l’expansion

universelle des techniques et l’intégration

des machines à la société. Cet a priori

de la perception qu’est la promotion

de l’efficacité, est l’essence même de la

technique. Ellul pourtant avoue son im-

puissance à comprendre l’origine de

cette disposition nouvelle de la percep-

tion (pour répondre justement à cette

question le livre de Michel Henry,*La*

*Barbarie*, Puf, 1005, 1987, est très

technique » appartient à l’immédiation

de la praxis des individus vivants. M.

Henry montre bien lui aussi, que tout

autre est le « phénomène technique »

apparu suite à la révolution galiléenne

au sein de laquelle a été mise hors jeu la

corporéité subjective et radicale propre

de la praxis, et qui fait de l’essence

phénoménologique de la Vie, une

auto-affection immanente au sujet.

Désormais l’opération technique n’est

plus déterminée par celle-ci, mais par

l’intentionnalité d’une conscience qui

ransfor me cette opération en un

« phénomène technique » qui est une

dépossession générale de notre

détermination réelle. Toute

individualité, communauté et

« autonomie » est alors impossible une

fois mise entre parenthèses la possibilité

même de l’ « opération technique » qui

était à chaque fois déterminée par

l’individu ou un groupe d’individus

cherchant à

c o m m a n d e

numérique sont

indifféremment des

opérations tech-

niques. Le

*Le “phénomène technique” est différent de l’ “ opération technique”*

*car il résulte de la double intervention de la conscience et de la*

*raison sur le champ de l’ “ opération technique ”.*

répondre à la satis-

faction directe des

besoins de leurs

vies.

“phénomène technique” est différent

de l’ “opération technique” car il résulte

de la double intervention de la con-

science et de la raison sur le champ de

l’ “ opération technique ”. Cette double

intervention « fait passer dans le

domaine des*idées claires, volontaires ce qui*

*était du domaine expérimental, inconscient et*

*spontané* » . La prise de conscience des

avantages que l’on a pu tirer dans un

domaine particulier grâce à une tech-

nique plus performante, arrache les

hommes à leurs habitudes ancestrales.

Le phénomène technique résulte lui de

la recherche de l’efficacité optimale. Là

où prévaut encore des traditions, des

arts de faire séculaires, des expériences

individuelles appuyés sur le “

pragmatisme “ et l’ “ instinct “, advient

avec le “ phénomène technique ”, la

mise à distance de toutes ces pratiques

et la volonté de substituer des procédés

plus adaptés fondés sur le*calcul*. Ellul

dit alors que si les techniques sont

volontairement réfrénées et cantonnées

par les grandes civilisations du passé,

elles deviennent aujourd’hui ce sur quoi

se concentre la volonté collective et

éclairant notamment dans sa descrip-

tion fine de la « révolution galiléenne »

comprise comme un « renversement

ontologique »). Parce qu’Ellul ne fait

finalement qu’avancer que deux

hypothèses pour comprendre

l’apparition du phénomène technique :

l’accroissement de la population et

l’isolement des individus privés de

toute protection communautaire car

condamnés à la massification. Ce qui

ne saurait suffire.

Cette distinction chez Ellul entre

« opération technique » et « phénomène

technique » se retrouve aussi chez

Michel Henry. Il est certain que l’outil

technique au sein des « opérations tech-

niques » est comme disait Leroi-

Gourhan, une « projection organique »

du corps (encore que Leroi-Gourhan

se place encore dans une perspective

biologiste de la corporéité). “

L’opération technique ” est là encore

pour répondre dans l’immédiateté du

ici et du maintenant d’un éternel présent

vivant, au besoin de la vie à se satisfaire.

Marx dirait encore que l’ « opération

**La thèse des caractères du**

**phénomène technique.**

Pour Ellul le “ phénomène technique ”

a 7 caractères :

- La rationalité,

- l’artificialité,

- l’automatisme,

- l’auto-accroissement,

- l’insécabilité,

- l’universalisme

- l’autonomie.

Ce qui caractérise le phénomène tech-

nique, c’est « l’autonomie, l’unité,

l’universalité, la totalisation, l’auto-

accroissement, l’automatisme, la pro-

gression causale et l’absence de finalité »

(*Le Bluff technologique*, p. 56). En fait tous

ces traits qu’identifie Ellul ne sont que

des variations autour de la

caractéristique essentielle de la tech-

nique : l’indépendance et l’autonomie

à l’égard de son promoteur, l’homme.

Ainsi la technique ruine en premier lieu

toute possibilité de choix (caractère

liberticide de la technique). A partir du

SORTIR DE L’ECONOMIE N°1 /**21**

moment où l’idée de la nécessité d’un



perfectionnement général des moyens

s’impose, toute une série de décisions

semble s’enchaîner d’elle-même, de

façon automatique. C’est le règne des

procédures impersonnelles des normes

propres mises en place par une caste

de spécialistes, et non personnelles.

L’agent réel de la décision est alors la

technique elle-même, en ce sens que la

décision découle de la logique des

savoirs scientifiques qui président à

l’agencement même des moyens (et

Ellul tirera les conclusions de la fin de

“ choix libres et véritables ”, sur le plan

des politiques publiques, dans*L’illusion*

*politique*). De plus l’accroissement de la

technique obéit à une certaine

automaticité : les techniques

s’engendrent en effet elles-mêmes. Le

phénomène technique nous porte à

nous concentrer sur les seuls moyens.

Et l’auto-accroissement de ces moyens

a pour conséquence la négation de toute

finalité. Peu importe, par exemple, la

question de savoir pourquoi nous

produisons (et surtout sous la forme

de la valeur, de valeur d’échange et de

la plus-value), l’essentiel étant de

produire plus et mieux. La technique,

c’est-à-dire l’ensemble des moyens,

semble alors ne plus obéir à aucune fin

étrangère à elle-même, elle est sa

détermination propre dégagée de toute

détermination appartenant à la réalité

réelle de la praxis des individus vivants.

Chaque technique délimite d’ailleurs

elle-même l’usage qui peut en être fait.

On ne saurait donc opposer le « bon »

et « mauvais » usage de la technique,

parce que justement*elle n’est plus le moyen*

*dont use une société mais la puissance qui la*

*façonne* : les changements techniques

SORTIR DE L’ECONOMIE N°1 /**22**

entraînent des transformations sociales,

et celles-ci suivent au lieu de précéder.

A l’âge du “ phénomène technique ”

et non à celui de “ l’opération technique

”, « il ne dépend absolument pas de

l’usage que nous faisons de l’outillage

technique d’avoir des résultats

exclusivement bons (...) nous sommes

étroitement impliqués dans cet univers

technique, conditionnés par lui. Nous

ne pouvons plus poser d’un côté

l’homme, de l’autre l’outillage » (*Le bluff*

*technologique*, p93). Günther Anders

rejoint ici Ellul, en montrant que «

affirmer qu’ ‘‘ on ’’ aurait la liberté de

posséder ou non ces sortes d’appareils

de les utiliser ou non, est , naturellement

une pure illusion [...] Affirmer que ce

système des instrument, le*macro-instru-*

*ment*, ne serait qu’un ‘‘ moyen ’’, et qu’il

serait donc à notre disposition pour

réaliser des fins que nous aurions

d’abord librement définies, est

complètement absurde. Ce système

des instruments est notre “ monde ”.

Et un “ monde ” est tout autre chose

qu’un moyen.*Il relève d’une autre catégorie*

» (G. Anders,*L’obsolescence de l’homme*,

EdN, 2002, p. 17). Voilà qui était déjà

une mise en lumière de la simplicité

rafraîchissante de tout le verbiage

citoyenniste sur la “ renaissance de la

politique ”, c’est-à-dire la “

démocratisation ” des sciences et tech-

niques (A. Feenberg, J. Testart, les

subversifs subventionnés et autres

écologistes en général).

Cette autonomie auto-référentielle du

phénomène technique engendre alors

un désencastrement de toute possibilité

éthique, esthétique, vivante. La vie de

la praxis étant le lieu de l’affectivité

éthique comme esthétique, sa “ mise

hors jeu ” dans la détermination du

phénomène technique (et qui n’est donc

plus “ l’opération technique ”) empêche

toute possibilité de détermination

éthique au sujet du phénomène tech-

nique (la solution de Hans Jonas de

créer “ une nouvelle éthique pour l’âge

technicien ” est donc d’emblée écartée).

Ainsi pour Ellul la technique, tant qu’elle

sera sous les traits du “ phénomène

technique ”, doit être déclarée

autonome : les moyens de toutes sortes

prolifères sans que nous soyons encore

en mesure de leur assigner

véritablement une fin. Alors pour Ellul,

« il n’y a pas d’autonomie de l’homme

possible en face de l’autonomie de la

technique » (p.126 de*La technique ou*

*l’enjeu du siècle*).

**La thèse du lien entre la tech-**

**nique et la logique totalitaire.**

La civilisation technicienne est

liberticide et conduit à l’anéantissement

de la vie intérieure et privée, c’est là une

des grandes thèses de Ellul. Autrement

dit, la civilisation technicienne annihile

notre liberté et notre autonomie

individuelle et collective ou locale. La

logique technique et la logique admin-

istrative sont celles du contrôle social

absolu, indolore et discret, ce que Ber-

nard Charbonneau le grand ami d’Ellul

qualifiera « d’organisation sociale

totale ». Cet Ordre technique structuré

dans l’Etat est aussi contraire à toute

démocratie puisque celle-ci est

justement la liberté et l’autonomie

individuelle et collective ou locale.

Cependant pour lui cette civilisation

technicienne n’est pas

« concentrationnaire » car il n’y a pas

d’atroce, il n’y a pas de démence, « tout

est nickel et verre, tout est en ordre et

les bavures des passions des hommes

y sont soigneusement briquées. Nous

n’avons plus rien à perdre et plus rien à

gagner, nos plus profondes impulsions,

nos plus secrets battements de cœur,

nos plus intimes passions sont connues,

publiées, analysées, utilisées. L’on y

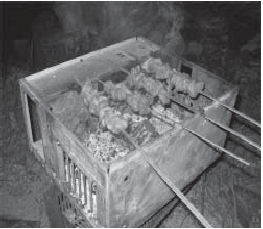
répond, l’on met à ma disposition

exactement ce que j’attendais et le plus

suprême luxe de cette civilisation de la

nécessité, est de m’accorder le superflu

d’une révolte stérile et d’un sourire



consentant » (Ellul, p.388*La technique*

*ou la question du siècle*.). Et depuis la

cybernétique des nécrotechnologies et

du contrôle biométrique continue donc

son chemin pour nous envahir

désormais du dedans.

L’ultime conséquence du mode de vie

technicien serait donc de mettre en dan-

ger la « vie intérieure » ou « privée ». Il

y a en effet selon Ellul une opposition

déchirante entre l’homme façonné par

la technique et l’ « homme privé avec

toutes ses attaches au passé,

sentimentales et intellectuelles ». Cette

tension ne peut que conduire - par la

préalable mise hors jeu de la subjectivité

de la praxis de la détermination du

« phénomène technique » comme dit

Henry -, à l’éradication de la vie privée,

au profit de l’avènement d’un type

d’homme nouveau, entièrement “

prosaïque ”. Toute réflexion existentiale,

spirituelle et profondément artistique

ou essentiale est menacée en un sens

radical (voir le chapitre

toute différence fondamentale entre les

régimes démocratique américain et

communiste soviétique en raison du

rôle joué de part et d’autre, par la tech-

nique et sa bureaucratie. Ainsi pour

Heidegger « la Russie et l’Amérique

sont toutes deux, au point de vue

métaphysique, la même chose ;

la même frénésie sinistre de la

technique déchaînée, et de

l’organisation sans racines de

l’homme normalisé » (*Introduc-*

*tion à la métaphysique*).

Pour Ellul, dans nos sociétés

démocrates, on assiste depuis

longtemps à « l’autonomie du

politique » par technicisation de

celui-ci. Mais il n’utilise pas le

terme de « technocratie ». Il

écrit : « j’ai pendant longtemps

récusé ce terme : les techniciens ne

souhaitaient pas exercer le pouvoir

dirigeant directement. Actuellement je

dirais qu’en effet nous ne sommes pas

en technocratie, car les partis politiques

ne sont pas occupés par des techniciens

(...) Actuellement je reconnais qu’il

existe, et de plus en plus nombreux,

des technocrates, c’est-à-dire des

hommes et des femmes qui prétendent

diriger la nation en fonction de leur

compétence technique (...). “ Voilà la

solution, il n’y en a pas d’autre, il faut

l’appliquer ”. A la compétence, ces

techniciens ont joint l’autorité, ce qui

les conduit à être des technocrates. » (*Le*

*Bluff technologique*, p. 70-71). « Leur

capacité technicienne s’applique

stimulante de Jean-Claude Michéa dans

*L’Empire du moindre mal. Essai sur la*

*civilisation libérale* qui en est finalement

très proche, voire complémentaire.

**La thèse de l’existence d’un**

**« système technicien »**

Ellul affirme cette thèse en disant que

l’ensemble des techniques mises en re-

lation constituent un réseau objectif,

autonome et indépendant de techniques.

Seuls les spécialistes et professionnels

disposent d’éléments parcellaires pour

appréhender une région spécifique de

l’univers technique. Plus personne, dans

son unicité, ne peut en effet

comprendre l’ensemble de l’univers

technique qui échappe dès lors à

l’homme. Ainsi le « système est lui-

même composé de sous-systèmes :

système ferroviaire, postal,

téléphonique, aérien, système de pro-

duction et distribution de l’énergie

électrique, processus industriels de pro-

duction automatisée, etc. Ces sous-

systèmes se sont organisés, adaptés,

modifiés progressivement afin de

répondre aux exigences provenant en-

tre autres de la croissance de la dimen-

sion de ces sous-systèmes, et de la re-

lation qui s’établissait peu à peu avec

les autres ».

Alors que l’essor des « opérations tech-

niques » avait été impulsé et fondé par

le « corps social » et la praxis

individuelle dans le but de la satisfac-

tion de leurs besoins directs et concrets,

“ La science jugée au

critère de l’art ” dans*La*

*Barbarie* de M. Henry).

De plus, toujours sur

cette question de l’Etat

technicien et

démocratique, Ellul

«*Nous n’avons plus rien à perdre et plus rien* *à gagner, nos plus profondes impul-*

*sions, nos plus secrets battements de cœur, nos* *plus intimes passions sont connues,*

*publiées, analysées, utilisées. L’on y répond, l’on met à ma disposition exactement ce*

*que j’attendais et le plus suprême luxe de cette civilisation de la nécessité, est de*

*m’accorder le superflu d’une révolte stérile et d’un sourire consentant* »

exprime finalement les mêmes positions

qu’Heidegger quand celui-ci va com-

mencer bien tardivement à faire une cri-

tique des technicismes totalitaires et

démocrates (cf. D. Rabouin,

« Heidegger et le nazisme : quelle af-

faire ? », in*Le Magazine Littéraire*, HS

n°9, 2006). En effet le philosophe

allemand déniait aussi l’existence de

partout, et leur permet d’exercer la

totalité des pouvoirs. Ils se situent tous

au point crucial de chaque organisme

de gestion et de décision » (*Le Bluff*

*technologique*, p. 76). Ces thèses sont

exposées de façon très brillante

notamment nous l’avons dit, dans

*L’Illusion politique*, un ouvrage qui

manque très certainement à l’analyse

le « phénomène technique » se dresse

désormais en face de ce même corps

social et de cet individu, comme un

corps étranger. D’où la différence

établie par Ellul entre « société

technicienne » et « système technicien ».

Mais dans le régime de la systémicité,

la société n’est plus seulement en proie

à la fascination de l’efficacité, elle a

SORTIR DE L’ECONOMIE N°1 /

engendré en elle, et selon Ellul,*contre*

*elle*, un système autonome des tech-

niques.

Voici ce qu’écrit Ellul à ce sujet : « on

ne peut modifier une technique sans

provoquer des répercussions, des

modifications sur un grand nombre

d’objets ou méthodes. Ensuite, les

combinaisons entre les techniques

produisent des effets techniques,

engendrent de



nouveaux objets

ou de nouvelles

méthodes. Et ces

combinaisons ont

lieu de façon

nécessaire,

inévitable ». Pour

Ellul, cette inter-

dépendance entre

les différents

éléments du

système s’intensifie

avec l’avènement

de l’informatique ;

celle-ci n’est pas en

effet une technique

par mi d’autres,

mais celle qui

permet de tisser un

lien entre toutes les autres et autorise

ainsi*l’achèvement du système* (il faudrait

certainement aujourd’hui aller plus loin,

est voir dans les nano-technologies et

le reste de leur monde, ce même

parachèvement du système). Le dit

système tend à résorber tout ce qui n’est

pas lui. Il devient alors « l’élément

enveloppant à l’intérieur duquel se

développe notre société ». Du coup

dans cette dépersonnalisation consistant

en une dépossession générale de soi,

*l’homme déchoit de son statut de sujet* pour

ne plus être que l’objet et le rouage

d’un système devenu une Méga-ma-

chine consistant en une interdépendance

abstraite et autorégulée de tous avec

tous. Par cette mise hors jeu de la

subjectivité dans la détermination des

moyens de la satisfaction de ses

besoins, l’homme ne dispose plus d’«

aucun point de référence à partir de

quoi il pourrait juger et critiquer la tech-

nique » (Ellul), on rejoint là

parfaitement cette perte de la « faculté

de juger » dont parle H. Arendt et qui

SORTIR DE L’ECONOMIE N°1 /**24**

consiste finalement dans la destruction

de la réalité immédiate et personnelle

du ici et maintenant d’un éternel présent

vivant. W. Benjamin écrivait d’ailleurs

très justement à ce sujet, « qu’au pays

de la technique, la réalité immédiate est

transformée en une fleur bleue

introuvable » (*L’œuvre d’art à l’époque de*

*sa reproductibilité technique*). Ce système

produisant une forme de relation

sociale abstraite essentiellement

machinale et

machinique, est

enfin étranger à

tout ce qui

peut donner « à

la fois des

raisons de

vivre et une

angoisse », il

ruine notre

faculté de

symbolisation,

notre aptitude

constitutive à

conférer non

seulement un

sens au monde

mais surtout à

soi.

**La thèse de l’existence d’une**

**idéologie promouvant la tech-**

**nique.**

Dans*Le Bluff technologique* (1988), Ellul

décortique l’arrivée d’un « discours

séducteur des techniques », d’un

« discours sur la technique » (véritable

sens de la « techno-*logie* », ce qu’il

appelle aussi « technodiscours »), bref

un « bluff technologique » accompagné

de son optimisme béat, de

l’identification du bien et du progrès

technique et de son simplisme

désarmant. Ce discours contribue à la

« création d’une nouvelle idéologie de

la science », et il émane aussi bien des

hommes politiques, des “

révolutionnaires ”, des économistes, des

théoriciens de la technique que des

techniciens supérieurs eux-mêmes. Il

vise à favoriser l’adhésion de tous au

système technicien afin d’en faciliter la

croissance, et recourt pour ce faire à

une « banalisation » rassurante de la

technique. Pour Ellul, l’enjeu ultime de

cette entreprise de persuasion est une

« intégration de l’homme et du corps

social dans l’univers technique », et

donc la destruction de toutes les

potentialités humaines autres que tech-

niques. Ellul, parle alors d’ «

encerclement » et d’un « débordement

des hommes et de la société » reposant

notamment sur la « suppression du

jugement moral ».

**La thèse de l’aliénation du sujet**

**par le divertissement technique.**

La dernière grande thèse ellulienne est

construite à partir de la catégorie

pascalienne du « divertissement » (dans

une autre perspective on notera la thèse

de “ l’aliénation technologique ” chez

Kostas Axelos,*Marx, penseur de la tech-*

*nique,* dont H. Lefebvre a fait une re-

cension élogieuse dans*Esprit*, juin

1962) . Cette critique part donc de

l’aphorisme de Pascal : « les hommes

n’ayant pu guérir la mort, la misère,

l’ignorance, ils se sont avisés pour se

rendre heureux de n’y point penser ».

Ainsi Ellul va parler de la « perversion

de l’homme par la technologie ». «

L’homme est diverti, c’est-à-dire,

d’une part détourné de penser à soi-

même, à sa condition humaine, et aussi

détourné des plus hautes aspirations,

du sens de la vie, des objectifs

supérieurs » : la technique nous

divertit.

Pourtant pour Ellul, la technique dans

son ensemble (opération et

phénomène) est ambivalente. Elle

serait ainsi à la fois bénéfique et

destructrice. Il n’est pas en notre

pouvoir de garder seulement le

positif, ce n’est pas une question de

mauvaise volonté ou de mauvais us-

age. Cependant si la technique ne pose

pas en soi de problème quand elle est

“ l’opération technique ”, ce qui doit

stimuler une réflexion urgente, c’est

l’autonomie obligée du “ phénomène

technique ”qui propage la mort dans

l’humanité et ravage la Terre. On le

voit, la pensée d’Ellul n’a rien de “

technophobe ”, elle pose seulement

des questions là où ça fait le plus mal.

Clément.